

A cette époque, j'étais amoureux d'une femme laide aux jambes absolument divines, gouine de surcroît, mais qui consentait à fuir dans un pays lointain en ma compagnie. Nous avions en effet assassiné sa mère. Il nous avait fallu quelques jours pour nous remettre du meurtre : il faut dire que c'était mon amie qui l'avait perpétré, je n'en avais été que l'assistant, par amour sans doute. Or cette sorte de sommeil éveillé nous avait fait oublier de faire disparaître le corps.

Nous l'avions stocké un peu négligemment dans le garage de la maison, une jolie hutte de garde forestier à l'orée du bois. Le compagnon de la mère, beau-père que mon amie haïssait, était peut-être bûcheron. Il était absent en tout cas, n'allait pas tarder à revenir et alerter les flics de la disparition. La léthargie dans laquelle nous étions plongés nous empêchait toutefois de réagir. J'essayais de tirer mon amie de cet état. De toute évidence, elle délirait. Je la trouvais plus belle encore.

Nous devions partir pour l'Argentine, mais afin de retarder la découverte du marricide et nous laisser le temps de fuir, il nous fallait disperser le corps au plus vite. Une semaine ou presque s'était écoulée, le corps était probablement en voie de décomposition. Je n'avais pas eu cette fois-ci la présence d'esprit de le découper avant qu'il ne devienne rigide, et de mettre les morceaux dans le congélateur.

Mon angoisse montait au fil des jours, et le délire de cette fille dont j'étais fou montait au fil de l'angoisse.

Nous errions tous deux dans les bois. C'était le printemps, il faisait très doux, le sol était parsemé de fleurs bleues et blanches, du pollen s'élevait partout dans l'air, comme une neige ascendante. Les yeux de mon amie devenaient chaque jour plus profonds et plus gris. Plus le

temps passait, moins nous disposions de l'espèce d'étrange ébriété, d'adrénaline qui électrise les auteurs d'un meurtre, a fortiori d'un meurtre œdipien, et leur donne suffisamment d'allant pour faire disparaître le cadavre. Il nous devenait peu à peu impossible de nous remettre à l'ouvrage. Il y a un temps pour tout.

Alors il aurait fallu partir. Mais de cela aussi nous étions incapables. Nous allions continuer à errer dans le bois, suspendus dans la douceur de ce printemps dont le ciel semblait aimer la neige, moi perdu dans les yeux de mon amie, ces yeux d'une propreté essentielle, ces yeux lavés par la folie.